

LES IDENTITÉS FÉMININES DANS LES ROMANS DE TAHAR BEN JELLOUN

¹ Witakania S. Som, ² Ferli Hasanah

^{1,2} Universitas Padjadjaran – Indonésie, ¹ Université de Poitiers – France,

✉ ¹ witakania.som@unpad.ac.id / sundasari.som@etu.univ-poitiers.fr, ² ferli.hasanah@unpad.ac.id

RÉSUMÉ. Le propos de cette communication constitue une analyse de la représentation des femmes marocaines à travers trois romans de Tahar ben Jelloun : (1) *L'Enfant de sable* (2) *La Nuit de l'erreur* et (3) *Sur ma mère*. L'identité de ces femmes y apparaît comme rigoureusement construite par une tradition avec ses valeurs particulières transmises de génération en génération. Par ailleurs, les sciences sociales montrent que l'identité personnelle comme l'identité sociale n'est pas en fait une entité figée. Elle se transforme, elle change, elle évolue. En nous appuyant sur une démarche pluridisciplinaire (littérature, sociologie et étude de genres) nous commencerons par analyser les valeurs attribuées aux femmes marocaines par Tahar ben Jelloun. Ensuite, nous identifierons les trois types d'identités de ces femmes : en tant qu'individu, membre d'une famille et aussi membre d'une société, à décrire la société marocaine. Nous verrons que ces identités définissent aussi bien les rôles que les places des femmes dans la société marocaine.

Mots-clés : *Identité, féminin, roman*

INTRODUCTION

Le corps, comme le nom, représente d'un individu. Ces identités sont apparemment fixées en permanence depuis la naissance. Mais en effet, le corps et toutes ses parties est une construction qui sont créés et peuvent donc être modifiés. Le corps est à la fois biologique et sociale. Le corps n'a pas seulement "été là" naturellement, mais il devient une catégorie sociale avec des significations différentes qui sont produites et développés chaque époque par sa population diversifiée (Synnott, 2007, p.2).

Le corps humain contient une variété d'activités culturelles, sociales, religieuses, morales, esthétiques, et même certaines valeurs économiques. Ces valeurs dépendent de l'espace et du temps; variées dans des sociétés différentes et à des moments donnés. Des problématiques appliquant le corps sont souvent relevées comme le thème des œuvres littéraires, dont les œuvres littéraires francophone.

Dans le contexte de la société francophone, le corps féminin est souvent associé à l'ensemble de valeurs qui existent dans la société et reliées aux idées colonialiste et post-colonialiste. Isaac Bazié explique que «l'inégalité (qui est) vu de la représentation du corps n'a pas été tabou dans la littérature (francophone), tandis que sa réflexion systématique est toujours continué » (Etoke, 2010, p.9).

Un écrivain francophone qui est connu par ce thème est Tahar Ben Jelloun. L'auteur d'œuvres littéraires et d'essais français, né au Maroc en 1944, s'autoproclame que « Je suis un conteur, que j'aime raconter des histoires et que par ailleurs, en tant que citoyen, je ne me tais pas, j'aime intervenir dans la presse, souvent pour dénoncer des choses inadmissibles, que ce soit dans mon pays ou ailleurs. J'ai parfois des colères que je tiens à partager. C'est ce qui me fait écrire dans les journaux, car il est des faits à révéler, à dévoiler avec urgence, car ça n'attend pas » (www.taharbenjelloun.org) Dans ses œuvres, Ben Jelloun présente souvent un narrateur et une héroïne qui représente poétiquement ses

points de vue soigneux sur la position des femmes, sur la société marocaine et ses valeurs à elle.

Cette communication essaie de décrire les thèmes introduits dans les trois romans de Tahar ben Jelloun. Deux questions à poser et à aborder sont 1) Quels sont les valeurs attachées aux femmes marocaines ? et 2) Comment ces valeurs sont construites comme une identité féminine des femmes marocaines ?

Quant aux buts de cette analyse, ce sont pour décrire les valeurs attachées aux femmes marocaines et montrer comment ces valeurs forment l'identité des femmes marocaines. Interdisciplinaire, cette recherche expose une analyse littéraire appliquant la théorie du personnage et la théorie de l'identité empruntée des études culturelles.

PERSONNAGE

Les personnages présentent une vision d'un monde différent s'adapte à l'époque de l'auteur. Ils dépendent du contexte de la littérature, l'histoire et la culture. Ils reflètent et en même temps, déterminent (<http://cache.media.eduscol.education.fr>). En d'autres termes, à travers les personnages, la perspective littéraire peut être observée au point de vue historique et culturel, puisque les personnages représentent les perspectives de l'homme et les vues de la société associées effectivement aux valeurs humaines, aux valeurs sociales, et aussi aux certaines valeurs morales. Contrairement aux personnages dans les œuvres dramatiques qui sont construits directement sur la scène, un personnage en prose est formé indirectement par le narrateur à travers les descriptions, les actions et la parole des personnages ou bien ceux du narrateur lui-même.

Bien que le personnage soit un «être papier», il ne représente pas seulement des personnages fictifs à qui l'auteur contribue un entremêlement des illusions et des réalités. De ce fait, le rapprochement entre la fiction et la réalité est bien reflété par la conscience, la vue, le sentiment, la parole et les actions des personnages.

Cependant, l'auteur impose certains attributs pour que ses personnages rendent « vivants » : du nom propre aux descriptions physiques, des caractères et des habitudes aux pensées les plus cachées. Par la suite, l'auteur dépose ces personnages dans un moment donné, un environnement social bien défini, une certaine communauté, une famille précise. Il en est de même des relations entre personnages qui font dérouler ensuite l'histoire, à travers lesquelles le narrateur introduit sa vision du monde. Au sein de ces relations, le personnage principal agit et réagit conformément ou contrairement aux codes et aux valeurs dominantes qui existent à un moment donné et à un lieu précis. Les ressemblances et les différences créent et développent l'histoire et en même temps montrent comment les œuvres représentent une vision du monde particulière représentant un certain nombre de valeurs défendues.

IDENTITÉ

L'identité est un enjeu important des études culturelles. Mudji Sutrisno considère l'identité l'un des moments de la culture, à part de la consommation, la production, la réglementation et la représentation. Néanmoins, Chris Barker constate les deux types d'identité : identité de soi et identité sociale. L'identité de soi est « un concept que nous tenons sur nous-mêmes », alors que l'identité sociale est « les attentes et les opinions des autres » (2006 : 217).

En tant que produit de la culture, l'identité est culturelle et contingente. Stuart Hall déclare que « cet individu socialisé est un sujet sociologique, parce que le noyau interne de sujet n'est pas autonome et autosuffisante (*self-sufficient*), mais il est formé dans le cadre de « l'autre important » (*significant others*), qui s'associe avec les valeurs, les

significations et les symboles de la culture -du monde où vit le sujet » (*ibid*: 222 - 223).

Cependant, Anthony Giddens démontre l'identité comme projet : «notre création, quelque chose qui est toujours dans le processus, un mouvement qui avance, ce n'est pas une arrivée ». Alors que l'identité sociale « concerne les droits, les obligations et les sanctions normative. Dans certaines communautés, c'est la base pour déterminer le rôle » (*ibid* : 220-221).

Au lieu d'une essence fixe, l'identité de soi et l'identité sociale, en réalité, sont un effet temporaire de diverses pratiques culturelles. Dani Cavallaro démêle que l'identité n'est pas une essence ou une substance éternelle, ni une image. L'image représente une idéologie culturelle, c'est-à-dire l'image de la réalité qui est créée par la culture pour se légitimer et pour produire une identité spécifique pour ses sujets (Cavallaro, 2004 : 132).

RÉSULTATS ET DISCUSSION

Cet article analyse trois romans de Tahar Ben Jelloun : *L'Enfant de sable* (Gallimard, 2006), *La Nuit de l'erreur* (Seuil, 1978) et *Sur ma mère* (Seuil, 1999) pour décrire les valeurs traditionnelles attachées aux femmes marocaines et pour expliquer comment ces valeurs traditionnelles constuissent l'identité de la femme marocaine.

Le premier roman raconte l'histoire d'une femme nommée Ahmed qui, depuis même avant sa naissance, le destin et son futur ont été déterminés par son père qui la traite comme son fils unique. Alors que le deuxième roman raconte Zina, une femme qui est considérée comme porte-malheur et malédiction pour les gens autour d'elle. Le troisième roman raconte la vie sans choix de Lalla Fatma.

Pour que le but de cette recherche soit atteindre, nous effectueront une analyse des valeurs traditionnelles attachées aux femmes marocaines. Ces valeurs traditionnelles seront regroupées en fonction du rôle joué par les femmes : en tant qu'individus, en tant que membres de la famille et en tant que membres de la société.

La femme en tant qu'individu

Pour les Marocains, la beauté de la femme se produit par des traits physiques, la minceur et la jeunesse.

[...] la voilà toute belle, mais elle a besoin de vous pour quitter cet état ! C'est le charme qui est là, la beauté et la raison, voici les dattes parées de mystère, voici le miel raffiné, voici la finesse et l'élégance, la douceur des pigeons, la souplesse du roseau, le charme et la beauté... (SmM. p. 52)

Une belle femme a de longs cheveux noirs qui la font définitivement objet d'attention de tous les gens,

Ma mère me disait que j'étais belle et que j'avais le corps d'une femme. Avec ma longue chevelure noire et mes yeux entre le gris et le vert, je ne passais pas inaperçue dans la rue. (NdE. p. 40)

Et de petits seins bien fermes

Les cousines taquinaient Amber qui, avec ses seins énormes, les fait rire. Elle est grosse et s'en moque. Ses seins tombent comme des fruits lourds. Les filles sont fières de leurs petits seins bien fermes. (SmM. p. 38)

La taille et la forme des seins deviennent importantes. La femme est ses seins. Pour qu'Ahmed cache son corps féminin, sa mère bande toujours sa poitrine afin qu'il ressemble à un homme.

En revanche elle s'inquiétait pour ma poitrine qu'elle pensait avec du lin blanc ; elle serait très fort les bandes de tissu fin au risque de ne plus pouvoir respirer. Il fallait absolument empêcher l'apparition des seins. Je ne disais rien, je laissais faire. (EdS. p. 32 - 33)

Le corps de la femme est un corps à regarder. De ce fait, la femme traite régulièrement et soigneusement son corps. Il lui faut beaucoup d'efforts pour que son corps soit représentable. Parfois elle doit subir des traitements douloureux mais elle ne peut pas les refuser. Sachant qu'avoir une peau lisse et douce lui donnera une beauté sublime, la femme se fait froter péniblement sa peau sèche.

La masseuse leur montre comment froter pour enlever les peaux mortes sans se faire mal. Elle leur dit, ici c'est le cimetière des peaux qui ne servent à rien, c'est aussi le lieu où on supprime tout ce qui dépasse sur la peau des femmes, les poils, ah les poils, il faut les éliminer, le mari quand il se met au lit avec sa gazelle, il ne doit rencontrer que de la douceur, une peau lisse, douce, belle, tout ce qu'il n' a pas, vous comprenez mes petites, la peau d'une femme doit être préparée, tout le corps doit être préparé, l'esprit aussi, mais la nuit de noces, c'est le corps qui est à l'épreuve ; [...]. (SmM. p. 39)

Le corps de la femme est désirable et déliré, mais à la fois dégoûtant.

Après j'avais tout le temps pour me promener comme un diable entre les cuisses de toutes les femmes. J'avais peur de glisser et de tomber. Je m'accrochais à ces cuisses étalées et j'entrevois tous ces bas-ventres charnus et poilus, ce n'était pas beau. C'était même dégoûtant. Le soir je m'endormais vite car je savais que j'allais recevoir la visite de ces silhouettes que j'attendais, muni d'un fouet, n'admettant pas de les voir si épaisses et si grasses. (EdS. p. 32)

Séduisante, la beauté de la femme est souvent considérée comme une menace déplorable attendu qu'elle est associée avec la tentation de l'homme, comme «l'arme» qui le détruira.

« Malheur aux hommes qui succomberont à ta beauté. Ils seront détruits un par un. ». (NdE. p. 61)

Une femme célibataire est toujours positionnée comme un échec. Dans la société marocaine traditionnelle, les femmes de vingt ans qui ne sont pas encore mariées seront considérées comme trop vieilles et n'ont aucune valeur.

[...] je suis trop vieille, bientôt vingt ans et pas encore mariée, [...] pourtant je suis jolie, moins jolie que toi, mais j'attends, ce qui a été écrit pour moi se réalisera... je ne serai pas une marchandise périmée... (SmM. p. 40)

Chaque femme tient un rôle très important dans la vie humaine : devenir une mère. Le corps tient donc à sa fonction reproductive. Une femme qui ne peut pas être enceinte ou infertile sera considérée comme un être imparfait, comme une femme handicapée. Elle ne méritera même pas d'être aimée.

Nous sommes toutes les deux nées penchées sur la pierre au fond du puits sec, sur une terre stérile, entourées de regards sans amour. Nous sommes femmes avant d'être infirmes, ou peut-être nous sommes infirmes parce que femmes... [...] (EdS. p. 68)

La femme est donc reconnue de sa fertilité et de son uterus. Par contre, l'événement biologique et naturel comme la menstruation, est souvent considérée comme quelque chose de sale, de sorte que l'on ne pourrait pas en discuter librement ou ouvertement. De ce fait, on crée un autre mot remplaçant le mot « menstruation » pour se montrer poli et pudique.

On ne parlait pas du sang. On appelait ça « la tante ». comme tout le monde, je disais aussi « j'ai la tante », jusqu'au jour où la sœur de mon père étant venue nous rendre visite, je dis à ma mère : « Le sang est arrivé ! », et à mon père : « La douleur est là ! » (NdE. p. 25)

De plus, il existe des lois imposées obligatoirement pour dicter les comportements de la femme envers de l'homme. Une femme obéissante et respectée devraient toujours abaisser son regard lorsqu'elle est devant un homme. Une femme bien éduquée ne regarde jamais un homme à ses yeux. Une bonne femme parle doucement et ne contredit jamais. Elle reste assidûment discrète.

[...] surtout pas de maquillage, tu restes discrète et les yeux baissés, n'oublie pas, j'insiste, les yeux baissés, c'est très important, c'est décisif, tu te rends compte, une jeune fille qui fixe les invités est une effrontée, une mal élevée, une fille de famille pas recommandable, l'honneur est là, dans cette attitude, dans ce silence, c'est ça, regarder par terre, tout le temps, ne lever les yeux que pour remercier ton père et lui baiser la main [...] (SmM. p. 214)

Cela continue jusqu'au lit. La relation sexuelle hors de et surtout avant le mariage est strictement interdite. Une femme pudique doit garder sa pucelage jusqu'au jour de son mariage. Une pucelle est une femme sacrée. La femme, mariée ou pas, n'exprime jamais son désir sexuel ni son plaisir. La sexualité est un tabou. On n'en parle pas, on ne la révèle pas.

[...] ne pense pas à avoir du plaisir cette nuit-là, oublie ma fille, on a besoin du sang sur ton séroual tout blanc, si tu as mal ne crie pas, étouffe, prends, subis et surtout que tu nous prouves à nous toutes et tous que tu es vierge, une fille de grande famille, une fille qui porte l'honneur de cette famille et lui donne du rouge sur les joues, [...]. (SmM. p. 51)

La société marocaine traditionnelle exige l'obéissance absolue à la femme. Elle n'a pas le droit ni de résister ni de répondre. Sa vie ne s'appartient pas. Arrangé par les familles, le mariage est une décision et un destin que la jeune mariée doit accepter tel qu'il est.

Elle est prête. Prête à prendre la main de son homme, cet inconnu, ce fils de grande famille, cet homme dont elle ne connaît ni le visage ni la taille, un homme fait pour elle, choisi par les parents, une sorte de consensus entre gens de bien, elle attend, serrée dans son séroual, enveloppée de tous ses habits d'apparat, elle attend et n'a

aucune idée sur la manière dont les choses se dérouleront. (SmM. p. 50)

Les Marocains croient qu'il existe une femme «mauvaise» qui decerne des malheurs et des malchances, en particulier à son mari et sa famille. Dans ce cas-là, on sera conseillé de quitter cette porteuse de malheur.

« Dès que je la vis, j'eus un choc, une espèce de pressentiment néfaste. J'appelai Hassan et lui demandai qui était cette femme. Il me dit : " C'est mon épouse." Je lui dis : " Emmène-la au sud pour lui laver l'âme. Elle est pleine de mal. Si tu ne peux pas y arriver, sépare-toi d'elle. Elle te portera malheur, je le sens, je le sais." Hassan fut troublé. Il me quitta sans me dire ce qu'il allait faire. Je ne l'ai plus revu. On m'a dit que la Japonaise avait fait un enfant avec lui et avait disparu. Quant à lui, il rôde dans les rues, ayant tout perdu, son travail, sa raison et sa mémoire. ». (NdE. p. 61)

De l'explication ci-dessus, on peut constater qu'en tant qu'individu, la femme est idéalisée par un ensemble de valeurs qui doivent être suivies, soit des valeurs physiques ou morales. Or, il existe aussi des jugements négatifs appliqués aux femmes.

La femme en tant qu'un membre de la famille

La naissance d'une fille est souvent considérée comme un malheur, même une honte pour la famille. Ce n'est pas étonnant qu'autrefois, on enterre vivante une nouvelle née, de sorte qu'on puisse éviter des malchances qui accompagneront la naissance de leur fille. Avoir une fille provoque des insultes incessantes et des plaisanteries cruelles de la société. Pour le père, c'est une grave malédiction.

Le père n'avait pas de chance ; il était persuadé qu'une malédiction lointaine et lourde pesait sur sa vie : sur sept naissances, il eut sept filles. La maison était occupée par dix femmes, les sept filles, la mère, la tante Aïcha et Malika, la vieille domestique. La malédiction prit l'ampleur d'un malheur étalé dans le temps. Le père pensait qu'une fille aurait pu suffire. Sept, c'était trop, c'était même tragique. Que de fois il se remémora l'histoire des Arabes d'avant l'Islam qui enterraient leurs filles vivantes ! Comme il ne pouvait s'en débarrasser, il cultivait à leur égard non pas de la haine, mais de l'indifférence. Il vivait à la maison comme s'il n'avait pas de progéniture. Il faisait tout pour les oublier, pour les chasser de sa vue. Par exemple, il ne les nommait jamais. La mère et la tante s'en occupaient. Lui s'isolait et il lui arrivait parfois de pleurer en silence. Il disait que son état était habité par la honte, que son corps était possédé par une graine maudite et qu'il se considérait comme un époux stérile ou un homme célibataire. Il ne se souvenait pas d'avoir posé sa main sur le visage d'une de ses filles. Entre lui et elles il avait élevé une muraille épaisse. Il était sans recours et sans joie et ne supportait plus les railleries de ses deux frères qui, à chaque naissance, arrivaient à la maison avec, comme cadeaux, l'un un caftan, l'autre des boucles d'oreilles, souriants et moqueurs, comme s'ils avaient encore gagné un pari, comme s'ils étaient les manipulateurs de la malédiction. (EdS. p. 16)

Aucun père n'attend une fille parce qu'elle est une honte. Aucune fille ne mérite l'amour de son père parce qu'elle est une erreur.

Bien sûr tu peux me reprocher de ne pas être tendre avec tes filles. Elles sont à toi. Je leur ai donné mon nom. Je ne peux leur donner mon affection parce que je ne les ai jamais désirées. Elles sont toutes arrivées par erreur, à la place de ce garçon tant attendu. Tu comprends pourquoi j'ai fini par ne plus les voir ni m'inquiéter de leur sort. (EdS. p. 20)

Par contre, le manque d'un fils est noté comme le défaut de la mère. Elle est donc jugée incapable de donner à l'enfant désiré. Ne pouvant pas offrir à son époux une progéniture masculine, elle est donc inutile.

Tu es une femme de bien, épouse soumise, obéissante, mais au bout de ta septième fille, j'ai compris que tu portes en toi une infirmité : ton ventre ne peut concevoir d'enfant mâle ; il est fait de telle sorte qu'il ne donnera – à perpétuité – que des femelles. Tu n'y peux rien. Ça doit être une malformation, un manque d'hospitalité qui se manifeste naturellement et à ton insu à chaque fois que la graine que tu portes en toi risque de donner un garçon. (EdS. p. 20)

Impérativement avoir un fils, la mère est donc obligée de faire tous, elle essaie même des traitements aberrants conseillés par la famille et effectués par les toubibs. Parfois ces traitements sont insupportables et odieux, mais malgré cela, la femme doit les subir. Au fait, cela signifie une conformité et une soumission à son époux.

Lui, il avait tout essayé pour tourner la loi du destin. Il avait consulté des médecins, des fqih, des charlatans, des guérisseurs de toutes les régions du pays. Il avait même emmené sa femme séjourner dans un marabout durant sept jours et sept nuits, se nourrissant de pain sec et d'eau. Elle s'était aspergée d'urine de chamelle, puis elle avait jeté les cendres de dix-sept encens dans la mer. Elle avait porté des amulettes et des écritures ayant séjourné à la Mecque. Elle avait avalé des herbes rares importées d'Inde et du Yémen. Elle avait bu un liquide saumâtre et très amer préparé par une vieille sorcière. Elle eut de la fièvre, des nausées insupportables, des maux de tête. Son corps s'usait. Son visage se ridait. Elle maigrissait et perdait souvent conscience. Sa vie était devenue un enfer, et son époux, toujours mécontent, à la fierté froissée, à l'honneur perdu, la bousculait et la rendait responsable du malheur qui s'était abattu sur eux. Il l'avait frappée un jour parce qu'elle avait refusé l'épreuve de la dernière chance : laisser la main du mort passer de haut en bas sur son ventre nu et s'en servir comme une cuiller pour manger du couscous. Elle avait finir par accepter. (EdS. p. 17)

La soumission chez la femme montre d'ailleurs qu'elle se place sous la tutelle des gens masculins : son père, son frère, son mari, les oulémas. Elle obéit forcément tout au long de sa vie à leurs autorités.

Dans cette famille, les femmes s'enroulent dans un linceul de silence..., elles obéissent..., mes sœurs obéissent ; toi, tu te tais et moi j'ordonne ! Quelle ironie ! Comment as-tu fait pour m'insuffler aucune graine de violence à tes filles ? Elles sont là, vont et viennent rasant les murs, attendant le mari providentiel..., quelle misère ! (EdS. p. 46)

La femme montre sa soumission ainsi que son obéissance lors de son mariage arrangé, connu et pratiqué par la société traditionnelle marocaine. Ce processus est commencé par une évaluation minutieuse de la future belle-mère, basée sur un certain critère. Si la jeune femme répond bien à toutes les exigences, elle sera donc sélectionnée. Mais l'intéressée ne sera jamais demandée de son accord. Elle doit accepter ce que l'on a décidé pour elle, sans aucune chance de refuser.

Je crois qu'on m'avait remarquée dans le hammam ; c'est souvent là que les mères choisissent des épouses pour leur fils. Je m'en souviens, une dame âgée s'est approchée de ma mère et lui a demandé un peu de rasoul, le mien est fini, mais entre gens de bien, on peut se rendre service, n'est-ce pas, Lalla Haja ? ma mère qui n'avait pas encore été à La Mecque lui répondit Dieu ne m'a pas encore tracé le chemin de La Mecque, j'attends et j'espère, tiens prends ce rassoul, il vient de chez ChrifWazzani, il sent bon et puis il faut du bien à la peau. J'entendais cette discussion sans me douter que c'était une demande de mariage. Il est vrai qu'à un certain moment, la dame a murmuré quelque chose dans l'oreille de ma mère du genre que Dieu te garde cette gazelle à la peau si blanche et à la chevelure si longue ! C'est ce qu'on dit quand on veut faire une proposition d'alliance : que Dieu la protège et l'éloigne des yeux des gens mauvais ! (SmM. p. 15)

L'une des exigences qui doivent être remplies par la jeune femme est son habileté dans la cuisine. La femme devrait être capable de faire la cuisine, car c'est son rôle conjugal primordial. Elle est d'ailleurs jugée par sa capacité à cuisiner et s'occuper la maison.

L'après Sbohi, après la deuxième nuit, ma mère, comme toutes les jeunes mariées, a été mise à l'épreuve par sa belle-mère : un porteur livra trois grandes aloses, ce poisson migrateur qui remonte le Sebou au printemps, un poisson aux mille et une arêtes, au goût particulier et connu surtout pour être très difficile à préparer. Ma mère retroussa ses manches et s'installa à la cuisine où personne ne devait l'aider. Elle a passé toute la matinée à nettoyer les trois poissons et ensuite les a fait mariner dans une sauce faite de coriandre, de cumin, de piment rouge doux et d'un autre légèrement piquant, d'un peu d'ail, de sel et de poivre. Une partie du poisson en tajine, et une autre frite dans une huile légère. Vers une heure de l'après-midi, les deux plats furent mis dans un tbak et envoyés à la belle-famille. Le tout accompagné d'un grand plateau de dattes grasses dites « dattes ignorées » et d'une corbeille de fruit de saison. [...] Enfin, ma mère avait réussi son examen. Sa belle-mère n'avait aucun souci à se faire : son fils serait bien nourri ! (SmM. p. 54)

Le ménage qui est toujours considéré comme des activités sans importance, en fait, est une collection d'activités épuisantes qui ont lieu tout au long de la journée, donc presque sans fin.

Ma mère a travaillé toute sa vie ; dans les cuisines, dans toute la maison. Elle n'a pas eu la vie facile. (SmM. p. 23)

Quand son travail est considéré comme incompetent, le mari a le droit de la punir. Non seulement la peine sous la forme d'accusations et de moqueries, mais aussi assez souvent, sous la forme de coups de poing et des gifles.

Mais il exagérait, tu as oublié mon fils ses colères à partir de rien, un plat trop salé ou une fenêtre qui ne ferme pas. Je subissais ses humeurs, oui, je ne disais rien, je laissais passer la tempête. Mais une fois il avait dépassé les limites, tu étais là, je me sentais protégée par toi, je me sentais forte, alors je lui ai dit tout ce que je pensais de lui et de son mauvais caractère, il m'a menacée, je crois qu'il a levé le bras pour me frapper, je suis sortie de la maison comme une folle, sans djellaba, je n'en pouvais plus, j'étais dehors ne sachant où aller. (SmM. p. 132 - 133)

Les femmes doivent aussi accepter le traitement de son mari. Y compris le traitement qui insulte et humilie. Cela se fait souvent même pendant ils font l'amour.

Car ces hommes avaient l'habitude de fornicuer en battant les femmes et en les injuriant : « Prends, ma sœur, ma pute, ma princesse, ma salope ; tiens, suce, lèche, hurle, mets-toi à genoux, donne-moi ton cul, écarte les jambes, ne te retourne pas, ne regarde pas, c'est ton maître qui te donne... si tu jouis, tu es une pute, allez, mets tes jambes sur mes épaules, ne ris pas, c'est fou de baiser une inconnue ... ». (NdE. p. 65)

De plus, une femme est mariée pour être la seule gratification sexuelle soit une serveuse sexuelle d'un homme.

Elle voulait me donner en mariage à son fils cadet, un petit gros qui passait beaucoup de temps dans les toilettes, crachant dans la paume de sa main droite pour mieux faire glisser son pénis. J'avais surpris ma tante en train de décrire, dans le détail, comment son fils pratiquait ce qu'elle appelait « habitude clandestine ». Et moi, je devais être élue pour casser cette habitude. En fait, je devais remplacer sa main droite. (NdE. p. 25)

Dans la famille, les femmes n'ont pas de voix. Il n'a pas le droit d'être entendu, pas le droit d'exprimer leurs opinions, même pour l'idée la plus simple.

Je t'ai dit, attendons un peu, le roi va revenir et les affaires reprendront ; tu as crié : t'as pas de conseil à me donner ! je t'ai suivi en silence, je disais rien, comme d'habitudes, j'étais consentante parce que je ne pouvais pas faire autrement [...]. (SmM. p. 126)

D'un autre côté, dans la société marocaine traditionnelle, les mariages polygames sont courants et généralement acceptée. Il est même considéré comme faisant partie des enseignements de l'Islam, qui est embrassé par la majorité de marocains.

L'autre épouse lui témoigna de la sympathie et lui donna des conseils pour bien plaire et toujours satisfaire Sidi Abdelkrim. Ma maladie m'a clouée dans ce lit, je ne bouge plus, [...]. Tu sais, je t'aime bien, tu es une fille de très bonne famille, je te remercie d'être là, d'avoir accepté d'épouser un homme plus âgé que toi et surtout déjà marié ; c'est moi qui lui ai demandé de trouver une autre épouse, c'est notre religion qui l'exige, c'est la charia, je lui ai dit, mon cher, mon Sidi Abdelkrim, tu ne peux pas rester sans femme dans ton lit, Dieu t'autorise à prendre jusqu'à quatre femmes, il faut absolument que tu te remaries, si j'étais en bonne santé, je ne te l'aurais pas demandé, mais là, je ne te sers à rien, je suis là comme une vieille chose inutile, mes enfants ont grandi, que Dieu les garde en sa bénédiction, ils ne seront pas opposés à ce remariage ; prends une femme, une veuve ou divorcée [...]. (SmM. p. 72 - 73)

Après le mariage, une femme perd son identité en tant qu'individu. Elle n'est que la femme de quelqu'un. Elle n'est plus appelée par son nom, mais avec le nom de son mari, parce qu'elle appartient maintenant à son mari.

Il n'avait qu'une épouse, qu'il appelait « la femme ». Elle n'avait pas de nom. Les autres l'appelaient « la femme de Moulay ». (NdE. p. 57)

De l'analyse ci-dessus, en tant que membre de la famille, les femmes ont seulement des obligations, sans avoir de droits. En outre, le rôle des femmes dans la famille est déterminé par le caractère qui a été construit et utilisé pour les femmes.

La femme en tant qu'un membre de la société

La société marocaine traditionnelle est une société phallocrate, où les hommes ont tous les droits et tous les avantages. Les hommes sont considérés comme supérieurs aux femmes, qui n'ont pas de droits et d'avantages. On considère que les femmes n'ont pas la capacité de penser, pour cette raison envoyer les filles à l'école est considéré comme une action futile.

Illettrée mais pas inculte. Elle a sa culture, ses convictions religieuses, ses valeurs et ses traditions. Vivre toute une vie sans jamais déchiffrer une page d'écriture, sans jamais lire des chiffres, vivre dans un monde clos entouré de signes qu'elle voit défiler devant ses yeux sans pouvoir les comprendre. (SmM. p. 21)

En outre, les points de vue que les femmes sont inférieures donnent la naissance de l'injustice et les inégalités qui doivent être facer par les femmes tout au long de sa vie.

Vous savez combien notre société est injuste avec les femmes, combien notre religion favorise l'homme, vous savez que, pour vivre selon ses choix et ses désirs, il faut avoir du pouvoir. (EdS. p. 73)

L'Environnement pour les femmes est très limité. Les activités sont uniquement centrées dans la maison pour cuisiner et prendre soin de la maison, en attendant l'arrivée de son mari qui a ensuite demandé une servi. Les femmes marocaines ne sont pas autorisées de sortir de la maison pour aller au hammam.

Et, pour toutes ces femmes, la vie était plutôt réduite. C'était peu de chose : la cuisine, le ménage, l'attente et une fois par semaine le repos dans le hammam. (EdS. p. 31)

À partir de ces explications, on peut savoir que les activités des femmes sont très limitées, les femmes marocaines n'ont pas la possibilité de participer à la société.

CONCLUSION

Sur la base des valeurs associées à son rôle en tant que personne, la femme a un bon ensemble d'identités qui sont idéalisé : belles, douce et obéissante, ainsi que l'identité négative comme une personne qui est faible, une porteuse de malheur, avec des mauvais caractères.

Alors qu'en tant que membre d'une famille, les femmes sont affichées par des obligations qui doivent être respectées, en tant qu'enfant, mère, et épouse. Encore une fois, l'identité qui est attaché est l'obéissance et la soumission.

Enfin, en raison de son rôle et ses activités qui sont très limités, les femmes marocaines ne jouent pas un rôle important dans la société, en tant que membre de la société, son identité est inconnue.

RÉFÉRENCES

- Barker, C. 2005. *Cultural Studies : Teori dan Praktik*. Bentang. Yogyakarta.
Ben Jelloun, Tahar.1985. *L'Enfant de sable*. Seuil. Paris
_____. 1997. *La nuit de l'erreur*. Seuil. Paris.
_____. 2008. *Sur ma mère*. Gallimard. Paris.
Cavallaro, D. 2004. *Teori Kritis & Teori Budaya*. Niagara. Yogyakarta
Etoke, N. 2010. *L'Écriture du corps féminin dans la littérature de l'Afrique Francophone au sud du Sahara*. L'Harmattan. Paris.

Synnott, A. 2007. *The Body Social : Symbolism, Self and Society*. The Taylor & Francis e-Library.

<http://cache.media.eduscol.education.fr>
www.taharbenjelloun.org